ESSAI

SUR LES

HÉMORRAGIES.

DISSERTATION

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE

A L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,

Le 4 Nivôse, an neuf de la République.

Par FÉLIX - GASPARD FOLLIET, *d'Évian,*

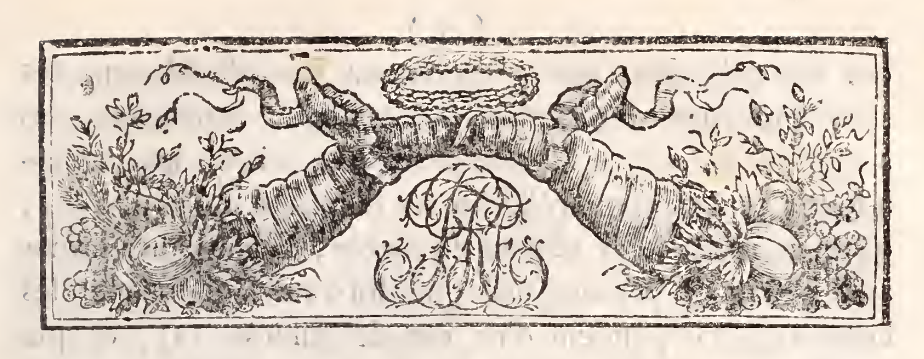
Département du Léman.

Non vanam et fucatam, sed veram, utilem et fructiferam philosophiam sectamur.

CICERO.

A MONTPELLIER, DE L'IMPRIMERIE DE TOURNEL, PÈRE ET FILS.

AN NEUF DE LA RÉPUBLIQUE.



ESSAI
SUR LES HÉMORRAGIES.

S'IL est des maladies dont la thérapeutique n'est fondée que sur l'empyrisme, il en est d'autres où l'on serait bien embarrassé sur le choix des moyens curatifs, si l'on n'était dirigé par les principes du dogmatisme. Cet embarras se fait surtout sentir dans les maladies contre lesquelles on a employé avec succès,en diverses circonstances, des remèdes tout opposés. Si alors on n'établit pas entre les divers cas une distinction fondée sur la différence des causes prochaines, on ne peut qu'exercer l'art de guérir à l'exemple du médecin dont il est question dans le Diable boiteux, qui remplissait chaque matin sa poche d'une grande quantité de formules, et qui, pendant la journée, puisait dans cette urne, au hasard, le sort de ses malades.

Il y a peu de maladies qui présentent aux empyriques autant d'incertitude dans le choix des moyens curatifs que les hémorragies. Les remèdes dirigés contre elles

ont été pris dans toutes les classes. Les affaiblissans, les tempérans, les narcotiques, les toniques astringens, les saignées, les autres évacuans ont été mis en usage tour-à-tour ; et quand on réfléchit sur la variété de ces moyens, qu'on nous dit avoir obtenu du succès, il faut, ou affirmer avec autant de présomption que BROWN, que toutes les hémorragies dépendent d'un état de faiblesse (1), et que conséquemment les médecins qui ont pensé différemment, ont assassiné leurs malades, et nous en ont imposé sur leur succès ; ou bien il faut distinguer les cas où ces différens moyens ont réussi, et reconnaître autant d'espèces d'hémorragie qu'il existe de procédés curatifs dont l'efficacité soit attestée par des gens éclairés et de bonne foi.

Mon dessein est d'envisager les hémorragies sous le rapport de leurs causes prochaines. La théorie me paraît ici d'une nécessité indispensable, pour se guider dans le traitement, et on doit me le pardonner en faveur de son intime liaison avec la pratique. Je vais donc m'occuper un instant des sentimens que les sectes les plus célèbres ont émis sur la nature des hémorragies ; je récapitulerai ensuite les faits dont la connaissance nous est acquise par une observation constante, et je déduirai des circonstances qui les accompagnent, la théorie qui me paraîtra s'y lier avec le plus de facilité, sans me soumettre d'une manière trop servile à l'autorité des grands noms.

---

(1) *Una granda penuria di sangue è la principale origine dell' emorragie, le quali mai hanno luogo, che nello stato di astenia. Traduzione italiana degl'elementi di medic. di* BROWN, §. CXXXIV.

Avant d'entrer en matière, je vais circonscrire ma tâche, afin de ne pas mériter le reproche d'être resté en deçà du but que je me proposais.

Le mot *hémorragie* est employé, comme ses racines en avertissent, pour désigner toute sortie de sang hors du corps. Cependant quelques auteurs de systèmes nosologiques se sont servis de ce mot dans un sens plus restreint. Cœlius Aurelianus ne traite sous le nom d'hémorragie que les écoulemens de sang par la bouche ou par les narines ; il se demande d'où vient ce sang, et il répoud : *loci sunt plurimi ; summitas faucium, arteria asperior, quæ etiam nuncupatur, pulmo, thorax, et membrana, quæ interiùs latera cingit, à Græcis hypozigos adpellata : item membrana quæ thoracem à ventre discernit ; à græcis diaphragma adpellata, quam nos discrimen dicere poterimus : item stomachus, venter et secundùm aliquos, jecur ac lien, et vena major, quæ spinæ conjuncta est.*

Sauvages ne l'applique qu'à l'hémorragie nasale (1). Vogel (2) le prend dans le sens générique, et donne à cette dernière le nom d'épistaxis. Cullen ne nomme hémorragies que ce que les Sthaliens ont appelé hémorragies actives ; et il donne le nom d'apocénoses aux passives (3). Mais comme ces distinctions sont fondées sur des bases arbitraires, ou sur des théories, on peut, ce me semble, les négliger sans danger et rendre au mot

---

(1) Cl. IX. ord. I. gen. I.

(2) Vogel. 82.

(3) Élém. de méd. prat, §. 735 et suiv.

son acception radicale ; seulement je dois avertir que je ne me propose point de parler de toutes les hémorragies. L'écoulement du sang peut être spontanée, ou il peut être la suite physiquement nécessaire de l'ouverture des vases qui le contiennent. Quoique je ne sois pas tout-à-fait de l'avis de CULLEN, touchant ce dernier cas, il est évident que, si on le considère comme un phénomène hydraulique, il ne peut pas faire le sujet d'une théorie médicale, et qu'il ne demande pour moyens repressifs, que des obstacles mécaniques opposés au passage du sang. Je me bornerai donc aux hémorragies spontanées. Mais je n'exclurai pas de mon sujet celles qu'on ne peut point regarder comme maladives, telles que les règles et les hémorragies habituelles, toutes les fois qu'elles pourront me fournir des rapprochemens utiles.

Il y a eu, parmi les anciens, aussi peu d'accord que parmi nous, sur la nature des diverses espèces d'hémorragies. On peut voir l'exposition des sentimens d'un grand nombre d'entr'eux dans le traité des maladies chroniques de CŒLIUS AURELIANUS (1). ASCLÉPIADE avait admis deux genres d'hémorragies, celles par éruption, et celles provenant de la putréfaction, ou de l'érosion des vaisseaux. Cette distinction, comme on voit, correspond parfaitement à la division moderne des hémorragies, en actives et en passives.

GALIEN l'admet encore formellement en se servant de termes propres à la philosophie qu'il avait adoptée. Voici

---

(1) Lib. 2. cap. X.

ses expressions : *accidit enim interdùm ipse sanguinis fluor ob retentricis facultatis infirmitatem : interdùm quia expultrix immodicè movet* (1) : Au reste, il reconnaît encore d'autres causes d'hémorragies, comme on le voit par ce passage extrait du même livre : *sanguinis profluvium fit aliquandò quia sanguis est nimis serosus atque subtilis redditus.* Quant aux effets physiques des forces vitales qu'il mettait en jeu, il les réduit à ce que les Grecs appelaient anastomoses, à la rupture ou à l'érosion du vaisseau. *Fit sanguinis fluxus aperto vasis osculo, aut rupto vase, aut eroso.*

Les anciens chimistes attribuaient les effusions de sang spontanées à l'érosion des vaisseaux par un sang acrimonieux, sans faire attention que dans cette hypothèse, tout le système vasculaire eût dû être rongé, et qu'il n'y avait aucune raison pour supposer que l'effet dût se borner à une seule partie.

Les mécaniciens parurent être les disciples de GALIEN, puisque plusieurs d'entr'eux employèrent le langage de ce dernier. Mais en examinant leurs théories, il est facile de s'apercevoir qu'ils n'ont employé que les mêmes mots, sans leur donner la même acception. Selon eux, « les » différentes causes de l'hémorragie peuvent se réduire à » deux sortes de changemens, qui se font dans la partie » où elle a lieu, respectivement à l'état naturel ; savoir, » 1.° à la disposition particulière des vaisseaux d'où se fait » l'effusion de sang ; disposition par laquelle la *force*

---

(1) *Gal. de sympt. different.*

» *retentrice* de ces vaisseaux est considérablement dimi-
» nuée, au point de céder à la *force expultrice* ordinaire
» ou peu augmentée ; 2.° à la disposition générale, par
» laquelle la force retentrice restant la même que dans
» l'état habituel, la force expultrice augmente dans
« toutes les autres parties, au point de surmonter la ré-
» sistance de cette partie, de la faire cesser, et de forcer
» les vaisseaux à se dilater outre mesure ou à se rompre (1) »
Il faut noter que les mots *force retentrice* et *expultrice* n'ont été employés que par imitation, et que le premier ne signifie autre chose, selon l'auteur de cet article, que la force de cohésion physique de chaque partie ; et le second, l'impulsion que le sang reçoit de la part du cœur, principal agent actif de la circulation ; de sorte que l'effusion du sang est toujours due dans ce système à une faiblesse locale, tantôt relative, tantôt absolue. Cette explication est ancienne ; et quoique le Docteur Brieude semble en faire honneur à Sauvages (2), on la trouve assez clairement décrite dans Nicolas Massaria, qui parle ainsi : *aperiuntur vasa tripliciter*, 1.° *propter partis imbecillitatem quæ à mediocri etiam gravatur* ; 2.° *propter multitudinem sanguinis qui ad ora vasorum impetu ruit.* Il est vrai qu'il ajoute, 3.° *propter acrem aliquam qualitatem*, &c.

Hoffman a modifié à sa manière la théorie des mécaniciens ; il rend raison des hémorragies spontanées

(1) Dictionn. encycl. art. hémorragie.
(2) Encycl. méthod. méd. art. hémorr.

en supposant un renversement dans le mouvement circulatoire, renversement qui a lieu, dit-il, lorsque, par la tension de leurs fibres, les parties les plus éloignées du cœur viennent à se rétrécir, au point d'empêcher le passage du sang artériel dans les veines. Le sang des artères capillaires compris ainsi entre le cœur qui le presse, et la résistance invincible des extrémités, rompt ses vaisseaux, et l'effusion a lieu.

Cullen, comme je l'ai déjà dit, ne comprend sous la dénomination d'hémorragie, que l'écoulement de sang accompagné de pyrexie, de couenne inflammatoire, et de chaleur. D'après cela, sa théorie ne peut s'appliquer qu'à cette classe d'effusions sanguines appelées par les Stahliens, hémorragies actives. Selon lui, lorsqu'il survient une inégalité dans la distribution du sang, certains vaisseaux reçoivent plus de ce fluide qu'ils ne peuvent en contenir. Ils se distendent extraordinairement, et cette distension devenant pour eux un stimulus, augmente de beaucoup leur réaction. Le sang poussé alors avec force, ouvre les extrémités artérielles et s'échappe au-dehors. Quant à la pyrexie, l'auteur la rapporte aux forces médicatrices de la nature, dont l'action est excitée par la congestion sanguine locale. Les retours des hémorragies sont attribués au renouvellement de la pléthore et à la durée des causes qui produisent l'inégalité dans la distribution du sang (1).

Brown a refusé d'admettre toute distinction entre les

---

(1) Cullen, élém. de méd. prat. liv. 4. chap. 1.

hémorragies. Il n'en voit qu'une seule espèce, qu'il attribue à un état de faiblesse et à une pénurie de sang. Ce fluide est, selon cet auteur singulier, un stimulus destiné à produire un excitement continuel et général. L'effet de sa présence et de son mouvement est de mettre en jeu l'excitabilité des vaisseaux. L'excitement augmente la cohésion des parties où il s'opère; le défaut de cet acte y produit un relâchement, qui rend les vaisseaux sanguins incapables de contenir la petite quantité de fluides qui s'y trouve; de sorte qu'il s'ouvre facilement un passage par ses seules forces physiques, à travers des solides dont la constitution est trop faible pour lui servir de barrière, depuis que l'excitation vitale ne resserre plus les liens qui unissaient leurs molécules (1). Ce sentiment se trouve appuyé sur plusieurs raisons spécieuses, et on doit admirer l'art avec lequel son auteur a su rassembler les faits qui lui paraissent favorables, et passer sous silence ceux qui peuvent lui être désavantageux.

Quand on a lu ce que les diverses sectes ont écrit sur ce sujet, et qu'on vient à méditer sur ce que le grand Stahl nous en a laissé, on est étonné des vues sublimes de ce génie élevé, et on n'ose plus s'amuser à discuter quelques petites questions oiseuses de mécanique. On est même surpris que des personnages très-respectables aient pu s'y arrêter avec beaucoup de complaisance, après avoir connu les idées de l'illustre auteur dont je parle. Voici le

---

(1) *Brown*, *loc. cit.*

point de vue sous lequel Stahl a envisagé son sujet.

Il distingue deux genres d'hémorragie : le premier comprend celles qui surviennent à la suite de quelque violence qui ouvre les vaisseaux, telles sont les lochies, les épistaxis qui surviennent à la suite d'un éternument violent, ou d'un prurit incommode qui oblige celui qui l'éprouve à se gratter avec force ; les hémoptysies, suite des efforts du poumon ; les effusions de sang qui accompagnent la blessure ou l'érosion des vaisseaux, etc. (1). Ces hémorragies ne se faisant point par une impulsion intérieure, et le système vasculaire étant dans ce cas entièrement passif, l'auteur les nomme hémorragies passives. Toutes les hémorragies qui ne tiennent point à ces causes et qui se font par un mouvement spontanée, il les appelle actives.

Ces dernières étant produites par un effort de la nature, elles sont les seules qui présentent de la constance dans les phénomènes qui les accompagnent, et qui soient susceptibles d'une histoire et d'une théorie générale. C'est aussi à celles-là que Stahl se borne. Il commence par tracer leur histoire. Il remarque que les hémorragies se font sans tumulte et sans désordre ; qu'elles cessent ordinairement d'elles-mêmes, et que le malade, loin d'en être affaibli, se trouve communément beaucoup mieux, lorsqu'elles sont restées dans les bornes les plus ordinaires ; que si elles les dépassent, elles affaiblissent bien moins que la quantité de sang évacuée ne le ferait présumer au premier coup-d'œil ;

---

(1) *Pathol. part.* II. *special. sec. memb. l.* §. *VI et VII.*

qu'elles sont sujettes à devenir périodiques, et que, quand elles se sont bien établies, elles tiennent le sujet à l'abri d'un grand nombre de maladies qui l'accablent, si l'hémorragie cesse. Examinant ensuite les causes, STAHL fait observer que la jeunesse, la phéthore et beaucoup de sensibilité disposent singulièrement à cette maladie; que la pléthore seule n'est pas suffisante, puisque bien de personnes pléthoriques vivent très-bien portantes, sans éprouver d'hémorragie, et qu'elle ne produit l'effusion, que lorsque des erreurs dans l'usage des choses non-naturelles, que les alimens aromatiques et échauffans, un exercice immodéré ou des passions violentes, viennent produire une commotion qui tende à convertir la disposition pléthorique en maladie; enfin, que l'habitude des retours périodiques peut décider l'hémorragie, sans le concours d'aucune cause procatbartique quelconque.

De tous ces faits, STAHL s'est élevé à une conclusion générale d'une importance majeure; savoir, 1.° que les hémorragies spontanées sont dues à une surabondance de sang; surabondance dont on ne peut pas juger d'une manière absolue, et dont l'appréciation ne peut se faire qu'en ayant égard à la sensibilité de l'individu; 2.° Que la pléthore n'est pas la cause immédiate de l'effusion du sang, puisque la sortie de ce fluide n'a souvent lieu que quelque tems après la commotion imprimée au système par la cause déterminante, tandis qu'elle devrait se faire au moment du trouble, si elle était un effet nécessaire du mouvement accéléré, ou de la quantité surabondante du sang; 3.° Que la régularité du phénomène et les effets de l'habitude sur sa

production , excluent toute idée de cause mécanique ; d'obstruction des vaisseaux , etc. ; 4.° Qu'on ne pouvait donner aucune raison physique de ce que les effusions de sang sont avantageuses à certaines personnes , et leur suppression nuisible, tandis que d'autres sujets vivaient dans la santé la plus parfaite , sans en éprouver aucune , quoique la pléthore qui régnait chez eux , semblât les rendre nécessaires.

L'utilité des hémorragies , le danger qui suit de leur suppression , quand elles sont habituelles, les circonstances qui les accompagnent, ont porté cet auteur à les mettre immédiatement sous la dépendance du principe conservateur, c'est-à-dire, de l'Ame. Selon lui , elle est instruite , plus ou moins promptement , selon son inquiétude naturelle , du danger dont la surabondance de sang menace le corps. Elle délibère long-tems à l'avance sur les moyens à prendre pour l'expulsion de ce fluide ; enfin elle se décide et accomplit son projet sans trouble , sans désordre , et prévient par là une foule de maux extrêmement dangereux.

Après avoir établi que les hémorragies spontanées sont subordonnées à l'utilité et aux besoins du corps , après les avoir rapportées à un être intelligent et prévoyant , STAHL s'occupe du mode d'exécution , ou pour me servir de son expression , des causes instrumentales ; elles consistent dans un mouvement tonique , qui pousse le sang de tout le corps dans la partie où doit se faire l'excrétion. Il ne manque pas de faire observer que cet acte n'a rien de mécanique dans la manière dont il s'opère , et que l'admission des obs-

tructions supposées dans les extrémités des vaisseaux, est non-seulement sans fondement, mais en contradiction avec les lois de la mécanique, et avec les circonstances qui accompagnent l'effusion spontanée de sang.

Il y a certainement du génie à saisir et à fixer les rapports, que les hémorragies spontanées ont avec les fonctions du corps vivant, à déterminer les lois selon lesquelles elles s'exécutent, et à écarter les petits calculs dont les prédécesseurs et les contemporains de STAHL embarrassaient la science. Il est aisé de voir l'influence que ces idées ont dû exercer sur la pratique, et de sentir combien la thérapeutique doit être devenue plus circonspecte.

Cependant deux raisons m'empêchent d'adopter en entier, et sans modification, la théorie de STAHL. D'abord, la méthode de raisonner sage et retenue que l'Ecole vitaliste a mise en usage, s'oppose à ce qu'on attribue les fonctions de l'économie vivante à un être particulier doué d'intelligence et de prévoyance. Elle se garde bien de décider si le principe de la vie est un être réel et distinct de la matière (1); et quoique pour la briéveté du langage et la facilité de l'expression, elle se permette quelquefois d'en parler en le personnifiant, elle ne prétend rien préjuger, et les bons auteurs de cette École se sont expliqués là-dessus avec assez de clarté (2), pour qu'on pût espérer de les voir

---

(1) BARTHEZ, science de l'homme, p. 35.

(2) » Dans tout le cours de cet ouvrage je personnifie le principe » vital de l'homme, *pour pouvoir en parler d'une manière plus commode.* » Cependant comme je ne veux lui attribuer que ce qui résulte immé-

à l'abri d'une infinité de reproches que leur adressent des gens trop peu éclairés sur la doctrine vitaliste. Mais une chose qu'elle ne tolère point, c'est qu'on accorde une délibération et une prévoyance à la cause de la vie (1). Je sais bien que quelques auteurs se sont écartés de cette loi ; et c'est ce qui a donné matière aux réfutations et aux sarcasmes des mécaniciens, des chimistes, etc. Mais quand on veut combattre une doctrine, c'est dans les écrits de ses fondateurs, ou de ses principaux soutiens, qu'il faut l'étudier, et non dans ceux où elle se trouve parodiée.

Une autre raison qui m'empêche de me borner à la théorie de Stahl, c'est qu'il existe des cas d'hémorragie qui ne me paraissent pas pouvoir se rapporter à sa division. D'ailleurs, il a passé trop légèrement sur les causes instrumentales, qui méritaient un examen plus sérieux.

Je vais maintenant exposer les faits qui me semblent devoir servir de fondement à une bonne théorie ; et quand j'en trouverai quelqu'un qui ne puisse pas entrer sans effort dans

---

» diatement de l'expérience, rien n'empêchera que dans mes expressions, » qui présenteront ce principe comme un être distinct, on ne substitue » la notion qu'on peut s'en faire, comme d'une simple faculté vitale du » corps humain. Barthez, ouv. cité. p. 41.

(1) » Il est à-peu-près indifférent qu'on donne au principe vital les » noms de nature, d'archée, d'ame, etc. Mais ce qui est absolument » essentiel, c'est qu'on ne rapporte jamais les déterminations de ce » principe à des affections dérivées des facultés de prévoyance ou autres, » qu'on attribue à cette ame, ni à des passions qu'on prête à cette archée». Barthez, nouv. méchan. des mouv. des animaux. Préface, p. 3.

les classes déjà admises, je me permettrai d'en créer une nouvelle pour l'y placer.

I. Il est une observation qu'HIPPOCRATE avait faite, et qui a été si généralement confirmée, qu'elle est devenue une vérité populaire, savoir, que les jeunes gens parvenus à l'âge de puberté, à cet âge où ils commencent à être sujets aux inflammations et aux maladies sténiques, sont exposés à des épistaxis fréquens (1). *Juvenibus senioribus et ad pubertatem accedentibus . . . . ex naribus sanguinis fluxiones* (2).

II. C'est dans la saison où, de l'avis même de BROWN, les maladies sténiques sont les plus fréquentes, c'est-à-dire, dans le printems, que les hémorragies spontanées se font remarquer plus particulièrement. HIPPOCRATE est encore l'auteur de cette observation, devenue aussi générale que l'autre : *Vere etenim insaniæ et comitiales et sanguinis fluxiones* (3).

III. Dans les circonstances ci-dessus mentionnées, rien n'est plus propre à déterminer la maladie que l'usage des substances aromatiques, des alimens échauffans, des liqueurs spiritueuses, un mouvement trop considérable, ou d'autres

---

(1) SYDENHAM ne se ttouve pas tout-à-fait d'accord avec le père de la médecine, quand il dit : *hœmorrhagia narium quâvis anni tempestate infestat, præcipuè sanguine præfervido, temperamento verò debiliore præditos ; idque magis œtate ingravescente, quàm adolescente.* SYD. *opera omnia, cap. de anginâ.*

(2) *Aph. sec.* III. 27.

(3) *Id. ibid.* 20.

causes

causes excitantes (1). Je sais bien que ceci ne combat point victorieusement les idées de Brown, puisqu'il soutiendra que l'hémorragie ne survient que lorsque ces causes ont introduit une faiblesse indirecte. Mais le fait suivant n'est pas susceptible de réplique. Aussi cet auteur l'a-t-il nié.

IV. L'hémorragie qui survient dans les cas dont je viens de parler, est ordinairement précédée d'un sentiment de plénitude dans les vaisseaux par où elle doit se faire, quelquefois de rougeur, de gonflement, et d'un sentiment de démangeaison. Après cela il survient presque toujours un certain degré de froid, auquel succède une chaleur proportionnée. *Le pouls est plein, fréquent, vif, souvent dur;* alors l'effusion sanguine se fait, et à mesure que le sang coule, tous ces symptômes se dissipent. Le sang que l'on tire alors d'une veine, présente la croûte pleurétique (2). Tous ces symptômes sont du nombre de ceux qui accompagnent la sthénie; et il fallait bien que Brown renonçât à sa théorie, ou qu'il refusât ces faits. Ce dernier parti est celui qui coûte le moins à tout homme qui a préconçu une opinion, et qui a intéressé son amour-propre à son établissement. C'est aussi celui qu'il a pris. Mais comme ces phénomènes sont attestés par les praticiens les plus respectables, je n'ai aucun égard aux prétentions de Brown; et en admettant qu'il soit de bonne foi, il faut croire qu'il a généralisé quelques cas particuliers d'hémorragies, qui,

---

(1) *Vid.* Stahl, *loc. cit.*

(2) Cullen, *méd. prat.* §. 738 *et suiv.*

à la vérité, sont différens de celui dont il est ici question.

V. On sait que les hémorragies de cette espèce sont souvent la crise de certaines maladies aiguës, entr'autres, des fièvres inflammatoires et des fièvres ardentes, c'est-à-dire, de celles où la nature travaille avec le plus de force à la destruction des causes morbifiques. On pourrait objecter que la fièvre ardente ne comporte pas la saignée, et que par conséquent l'hémorragie ne peut être regardée comme active. Mais la conséquence est mauvaise ; car il suffit, pour que l'effusion sanguine doive porter ce nom, qu'elle se fasse par un effort naturel. Or, on ne peut dans le cas actuel, le révoquer en doute, quand on fait attention aux phénomènes qui précèdent cette crise, et qui ont été remarqués par tous les séméiologistes. Qui oserait prononcer d'une manière précise sur le mode d'action de la saignée dans la fièvre ardente, et assigner la cause de ses effets nuisibles ? Laissons répéter tant qu'on voudra cette expression métaphorique, *sanguis frenum bilis*, mais convenons qu'on n'a encore rien dit de satisfaisant sur cet objet. Tout ce qu'on pourrait inférer du fait en question, c'est que l'hémorragie n'est pas toujours l'effet d'une pléthore absolue; ce que nous avions déjà remarqué, d'après Stahl.

Au reste, j'observe que la principale différence qui sépare les hémorragies critiques et les symptomatiques, consiste en ce que ces dernières ne sont point précédées de cet effort violent, et qu'elles s'accompagnent au contraire de délire, d'assoupissement, de mouvemens convulsifs, d'un pouls mol, petit et inégal, et assez souvent de froid aux extrémités; symptômes qui, loin de faire croire à un effort,

annoncent une faiblesse extrême (1), et font présumer que les effusions se font seulement par transudation.

VI. Mon dessein n'est pas de donner des règles de thérapeutique. Je veux, au contraire, profiter de ce que la pratique, dirigée par le hasard ou par l'analogie, nous a fait connaître touchant la vertu de certains moyens, pour appuyer ma théorie ; et quoiqu'on puisse dire de cette méthode de raisonner, il serait avantageux que bien de gens l'eussent suivie......... Quoiqu'on ne soit guère en usage d'arrêter de semblables hémorragies, parce qu'elles se terminent spontanément, et qu'elles sont le meilleur remède possible pour faire cesser l'état qui leur donne lieu, on a pourtant observé que les moyens affaiblissans en accéléraient la terminaison. La saignée que l'on tâche de faire suivre de la syncope par un procédé très-connu, qui consiste à intercepter, avec le doigt et à plusieurs reprises, le sang qui s'échappe par l'ouverture de la veine ; l'application locale du froid, qui diminue certainement l'orgasme de la partie, et donne aux mouvemens vitaux une direction rétrograde, en vertu de laquelle il survient une condensation dans tout le tissu cellulaire (2); les passions dont l'effet est affaiblissant, telles que la crainte, et même la

---

(1) Sauvages, nos. Cl. IX. gen. 1. 5.

(2) Comme cet effet est rendu général à tout le système cellulaire par la sympathie, on peut obtenir le même effet en appliquant le froid sur des parties éloignées de celle qui est le siège de l'hémorragie, pourvu qu'on en choisisse une peu habituée à cette impression, telle qu'est le scrotum.

terreur (1) ; les boissons rafraîchissantes; les émulsions ; les potions agréablement acidulées ; les décoctions de plantes mucilagineuses et rafraîchissantes , comme la mauve, la laitue, le nymphéa , etc. tels sont les moyens que l'observation prouve être les plus efficaces.

Toutes ces raisons suffisent pour me convaincre de l'existence d'un genre d'hémorragies purement sthéniques , c'est-à-dire , dépendantes d'un mouvement actif et spontanée. Cependant le système de Brown est tel , qu'il pourrait encore échapper à ces raisons ; car cet auteur n'a qu'à dire que ces moyens débilitans n'ont d'autre effet que de laisser accumuler l'excitabilité , laquelle se trouvant en quantité suffisante, se développera et produira un excitement suffisant pour s'opposer à la transudation du sang. . . . . . . Le Professeur Dumas propose un moyen pour juger la solidité d'une théorie. Il consiste à supposer les faits tout différens de ce qu'ils sont , et de voir si la théorie les explique sous cette nouvelle forme. Il rejette toutes celles qui s'accommodent à ces changemens. Si cette épreuve est bonne , le système de Brown doit tomber.

Voici des cas où les hémorragies se présentent avec d'autres phénomènes , qui vont nous obliger à admettre un nouveau genre, auquel on n'a pas fait assez d'attention.

VII. Les effusions sanguines spontanées ne s'accompagnent pas toujours de fièvre , ni de ces symptômes généraux qui annoncent un travail de tout le système. Il arrive quelquefois que l'activité se borne à la partie où l'hémor-

---

(1) *Tessari , sanguin. fluxus. multiplex. p. 8.*

ragie se fait ; de sorte qu'on pourrait dire que c'est elle qui appelle le sang, de la même manière qu'il se trouvait attiré vers le point d'irritation dans les expériences si connues, que HALLER a faites sur le mésentère d'une grenouille. Les faits de ce genre sont nombreux. Je me contente d'en citer quelques-uns.

On sait que l'hémoptysie vient fréquemment chez des personnes en qui on ne peut soupçonner aucune disposition aux maladies hypertoniques ; telles sont celles qui portent une disposition à la phthisie pulmonaire. Les attaques peuvent être décidées par toutes les causes qui sont capables d'irriter le poumon, comme le jeu des instrumens à vent, le rire, la toux, etc. Quand elles viennent spontanément, elles sont ordinairement précédées d'un picottement et d'un sentiment d'irritation. Ces hémorragies *affaiblissent plus que celles du genre précédent, et la fièvre ne s'y mêle que rarement* (1).

MARCELLUS DONATUS rapporte, d'après LANGIUS, l'histoire d'une abbesse d'Allemagne, qui, chaque année, éprouvait, à la même époque, une douleur considérable aux hypochondres, *sans fièvre*, et qui se trouvait délivrée de cette maladie par un vomissement de sang abondant (2). Le même auteur fait mention d'un officier d'artillerie, qui ressentit des douleurs atroces à la région épigastrique, et qui en fut guéri par une hémorragie d'une livre de sang, qui vint pendant la nuit.

(1) *TESSARI*, *lib. cit. p.* 24.

(2) *De med. hist. mirab. lib.* 4. *ch.* 9.

J. Hollerius dit (1) avoir vu un homme de 50 ans, perdre par une hémorragie environ deux seaux de sang, tomber, à la suite de cette énorme évacuation, dans des défaillances alarmantes et dans des convulsions, sortir de cet état dangereux (2) par l'usage de la saignée et des ventouses. Certainement dans ce cas on ne peut attribuer d'autre effet à ces moyens que la révulsion ; et ils me paraissent attester suffisamment que la maladie dépendait d'une fluxion active, dont le centre était dans la partie par où se fesait l'hémorragie.

VIII. De ces faits et d'un grand nombre d'autres que je pourrais citer, mais que je passe sous silence, pour ne pas augmenter le volume de cet écrit, il est permis de conclure que toutes les hémorragies spontanées actives ne dépendent pas d'un effort général de tout le système ; qu'il en est qui tiennent à une fluxion active locale, par laquelle le sang est attiré vers la partie qui lui livre passage. Cet objet me paraît de la plus grande importance par rapport à la pratique. Car les hémorragies dépendantes d'un effort universel, ne demandent point de traitement, et sont, comme nous le disions, leur propre remède ; tandis que celles qui tiennent à une activité locale, pourraient conduire le malade à la mort, par la continuité de la fluxion, si on ne venait rompre la direction des mouvemens (3), principalement par les révulsifs.

---

(1) *Comm. in aph. Hipp. sect. V. 3.*

(2) *A copioso sanguinis fluxu, convulsio aut singultus; malum. Hipp. aph.*

(3) Je soupçonne que les hémorragies qui suivent les blessures tien-

IX. C'est dans des hémorragies de ce dernier genre que les anti-spasmodiques directs me semblent avoir réussi. L'action de ces médicamens me paraît tendre à distribuer les forces vitales d'une manière égale dans tout le corps : je n'examinerai pas si cet effet est dû à une impression de ton, ou à une faculté affaiblissante, (il est inutile de dire ici que je penche vers le premier de ces sentimens, qui est celui de Brown) : je m'en tiens seulement à ce fait, qui est, je crois, suffisamment prouvé.

Manget rapporte, dans sa bibliothèque médico-pratique, une observation prise dans la pharmacopée rationnelle de Willis, et qui vient à l'appui de ce que je viens de dire. Un homme éprouvait depuis long-tems de fréquentes hémorragies, qui l'avaient réduit à une faiblesse extrême. Les saignées et les rafraîchissans n'avaient d'autre effet que de procurer des lipothymies et des sueurs froides alarmantes. Willis, appelé auprès de lui, apprit que le malade sentait quelque chose, qu'il comparaît à un vent et qui se portait tantôt en haut, tantôt en bas, et que, selon la tendance de ce mouvement, il lui survenait aussitôt une hémorragie nazale, ou un flux hémorroïdal. Cette sensation parut à ce médecin une preuve d'un spasme ambulant ; ce qui le décida à mettre en usage les anti-spasmodiques directs. En conséquence il prescrivit une mixture dont les ingrédiens vraiment efficaces, étaient la racine de pivoine en poudre,

---

nent presque toujours plus ou moins de la nature de celles dont il est ici question, à cause de l'excitation qui a lieu dans la partie, et que conséquemment on a tort de les regarder comme purement passives.

la thériaque et l'eau de canelle orgée, jointes au corail; aux perles et autres remèdes, bons pour allonger et arrondir la formule, et la maladie cessa.

C'est à ce genre que je rapporte une observation que le Professeur Dumas a faite dans sa pratique, et dont le sujet était une femme atteinte depuis long-tems d'une hémorragie utérine, que les astringens avaient aggravée. L'opium la guérit entièrement.

Avant de finir cet article, je dois faire mention des hémorragies menstruelles qui ont lieu par d'autres voies que par l'utérus, et qui sont cependant précédées d'un effort de la part de cet organe. Il me paraît bien difficile de les soumettre à une théorie : aussi ne le tenterai-je point ; et si j'en parle ici, c'est pour dire que l'omission que j'en fais est volontaire.

Je vais indiquer d'autres faits qui diffèrent totalement de ceux qui nous ont servi à former les genres précédens, et qui par conséquent, nécessiteront la création d'une troisième division.

X. Les hémorragies viennent quelquefois spontanément, sans être précédées ni accompagnées d'aucun symptôme qui annonce un effort ou un état de sthénie. Au contraire, tout chez le malade dénote une faiblesse radicale, que l'effusion sanguine augmente. Cet état se fait quelquefois remarquer à la suite des hémorragies des genres précédens, lorsqu'elles ont été excessivement abondantes, ou qu'elles sont trop long-tems prolongées. Le plus souvent elles sont jointes à un état cachectique, suite des obstructions des viscères du bas-ventre. Telles sont celles que

Theoph.

Theop. Bonet met parmi les signes de la faiblesse du foie (1) et qu'il dit survenir par toutes les voies. On trouve dans Marcellus Donatus des exemples d'hémorragies survenues à des *lienosi* (2). Cet auteur rapporte l'histoire d'une religieuse chez laquelle on observa une hémorragie générale par toutes les voies naturelles; par le nez, par les crachats, par les urines, etc. Le médecin prescrivit les ventouses sèches entre les épaules ; dans l'instant, tous les vases furent remplis de sang qui transudait à travers la peau. On n'osa pas employer la saignée, à cause de la faiblesse. La maladie céda comme par enchantement, à l'usage du philonium persique, qui, comme on sait, est un tonique des plus forts (3).

C'est ici qu'il faut ranger la sueur de sang que Langelot a observée chez une femme scorbutique (4); vraisemblablement encore celle dont mourut Charles IX, roi de France, lorsque les chagrins et les remords eurent affaibli sa constitution ; et enfin les hémorragies que les scorbutiques éprouvent habituellement par les ulcères, par les gencives; les hépathirrées, les hématuries des mêmes malades; le pissement de sang et l'hémoptysie des varioleux ; symptômes que Sydenham dit annoncer la mort d'une manière certaine (5).

---

(1) *Thesaurus medico-practicus. lib.* 4, *c.* XLIV.

(2) On peut voir la valeur de cette expression dans le livre *De affectionibus d'*HIPPOCRATE.

(3) Lemery, Pharmacopée, p. 483.

(4) Collect. acad. tom. 3. pag. 255.

(5) *Variolæ regulares. an.* 1667, 68.

C'est dans ces hémorragies que l'on observe la petitesse, la faiblesse et la fréquence du pouls; les lipothymies et même les syncopes, ou au moins les tintemens d'oreilles et les vertiges qui en sont les précurseurs. Pour peu que l'effusion continue, la faiblesse devient extrême.

XI. Ces effusions peuvent être attribuées non-seulement au défaut de densité dans les solides, et à la laxité que l'affaiblissement des forces vitales introduit, mais encore à un phénomène analogue qui se passe dans le sang, c'est-à-dire, à la fluidité que lui donne le *nexus vital*, qui en unissait les molécules et en fesait un organe coulant. Il est évident qu'elles demandent toujours des secours prompts, dont les plus efficaces sont pris parmi les moyens mécaniques et dans la classe des remèdes toniques. C'est dans ces cas seulement, que je me fierais à la méthode Brownienne; et je ne doute pas que les essais n'en aient été faits sur des personnes attaquées de ce genre d'hémorragies beaucoup plus fréquentes qu'on ne pense; c'est au moins ainsi que j'explique la faveur extraordinaire avec laquelle on a reçu la pratique de Brown dans plusieurs contrées de l'Europe.

XII. Il existe peut-être des cas où les hémorragies spontanées ne sont dues qu'à une faiblesse locale, et à l'impossibilité où se trouve la partie par laquelle elle a lieu, de renvoyer le sang qui vient l'abreuver. Ce n'est qu'en adoptant cette idée que je puis expliquer le succès de l'application topique de l'esprit de vin camphré, dont Heister a beaucoup vanté l'usage dans certaines hémorragies nazales; celui d'un régime extrêmement nourrissant,

composé de *viandes qui engendrent bon sang en l'épaississant*, (*à quoi sont propres les bons consommés*, *faits avec volaille*, *bout-saigneux de mouton*, *manche d'éclanche*, *et jarret de veau*), et des topiques très-toniques, composés de spiritueux et d'aromatiques, prescrits par le bon MAURICEAU, dans les flux utérins des femmes grosses (1). Je dois, en passant, faire une remarque qui pourrait fournir des inductions sur le genre d'hémorragies dont je parle ici. J'observe que parmi la multitude effrayante des formules de médicamens intérieurs que MANGET donne pour combattre l'hémoptysie (2), il n'y en a peut-être pas une qui n'admette quelque puissant tonique, tandis que les moyens généraux prescrits sont tous affaiblissans. En supposant cette thérapeutique bonne, il serait, je crois, permis de penser que les toniques intérieurs (et qu'on peut presque regarder comme locaux, à cause de la grande sympathie qui règne entre l'estomac et les poumons) et les relâchans généraux, agissent en rétablissant l'équilibre dans les forces vitales, et en fesant cesser la faiblesse relative du poumon, qui rend ce viscère centre d'une fluxion passive.

XIII. Je ne puis me refuser à dire un mot des hémorragies sympathiques, quoique j'aie renoncé à en parler. Dans les règles déviées, on dit communément que la matrice décide l'hémorragie ; mais qu'elle renvoie le sang, par son *imperium regiminis*, vers le lieu par où se fait l'effusion ; de sorte qu'elle est *pars mandans*, et celui-ci *pars recipiens*.

---

(1) Maladies des femmes grosses, liv. 1. chap. 20.

(2) *Biblioth. medico-pract.*

Je ne saurais adopter cette théorie. Celle-ci me plaît davantage. Supposons que par l'effet de l'habitude, ou par toute autre cause, il y ait une disposition naturelle à une hémorragie, comme cela arrive à l'époque des règles : si quelque circonstance établit dans un organe un centre de fluxion active, le sang s'y portera : s'il s'en établit plusieurs, celui dont l'attraction sera dominante l'emportera. Dans l'état de santé, l'érection de la matrice, pour employer le terme de Bordeu, détermine dans ce lieu le siège de l'hémorragie. Mais supposons qu'un médicament irritant appliqué sur un autre organe, comme l'émétique sur l'estomac, ou qu'un ulcère établisse un centre de fluxion dans une autre partie ; dans ce cas, ce sera la fluxion la plus forte qui l'emportera. D'après cela, tout l'art de fixer l'hémorragie sur une partie, consistera à faire dominer la fluxion qui s'y fait sur celle qui est établie ailleurs. Ces cas rentrent donc dans le genre qui renferme les hémorragies dépendantes d'une fluxion active locale.

Quant aux hémorragies utérines que des auteurs ont attribuées à la saburre gastrique, je n'en dirai rien. Je me contenterai seulement de remarquer qu'un grand vice de raisonnement, c'est de n'attribuer à l'émétique que la vertu évacuante.

Quand j'ai entrepris de remplir la tâche qui m'est imposée par l'École, des connaissances bornées et l'inhabitude dans l'art d'écrire, m'ont fait trouver des obstacles sans nombre. Au lieu de les rapporter à leur véritable cause, j'ai eu la vanité de croire qu'ils venaient du sujet que j'avais choisi. J'en ai donc changé plusieurs fois, et il m'a

fallu quelques expériences pour me convaincre de mon insuffisance. Cependant le tems s'est écoulé ; et quoique j'aie employé peu de jours à rédiger cet écrit, je n'ose me servir de cette raison pour en faire excuser les défauts. Parmi le grand nombre de ceux que j'y remarque, il en est un que j'eusse desiré faire disparaître, si le tems me l'eût permis : c'est que mon but n'est pas assez marqué, et que je parais avoir disserté longuement sans rien conclure. A l'imitation de ce mauvais peintre qui, pour suppléer à la vérité de l'imitation, écrivait au bas du tableau ce qu'il avait eu dessein de représenter ; je vais dire quel était mon objet en fesant cette dissertation. J'en ai compté quatre : le premier contient les hémorragies dépendantes d'un effort général du systéme ; le second, celles qui tiennent à une fluxion active locale ; le troisième, celles qui sont dues à une faiblesse universelle ; le quatrième enfin, celles qui sont l'effet d'une faiblesse locale et d'une fluxion passive sur un organe. La thérapeutique m'ayant servi principalement, il me restait encore à donner la séméiotique de chaque genre. Mais plusieurs raisons me mettent dans l'impossibilité de remplir cette tâche. Une qui est majeure, c'est qu'on ne trouve pas toujours dans les auteurs toutes les circonstances qui ont accompagné une hémorragie qui a cédé à tel remède ; et il est aisé de voir que le travail que je me proposais, ne peut s'exécuter sans cette exactitude dans les observations. L'amour-propre ne m'empêchera pas de convenir de la principale, *humeri recusant..*

FIN.

PAGE 7, ligne 5, *prostuvium* : lisez profluvium.
Page 16, lignes 7 et 12, *steniques* : lisez sthéniques.

PROFESSEURS

A L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

GASPARD - JEAN RENÉ	*Directeur.*
C. L. DUMAS..... J. M. J. VIGAROUS.	Physiologie, Anatomie.
J. A. CHAPTAL ... G. J. VIRENQUE...	Chimie.
A. GOUAN........ J. N. BERTHE.....	Botanique, Matière Médicale.
J. B. T. BAUMES... P. LAFABRIE.....	Pathologie, Nosologie, Météorologie.
A. L. MONTABRÉ..	Médecine opérante.
H. FOUQUET..... V. BROUSSONET...	Clinique interne.
J. POUTINGON.... A. MEJEAN.......	Clinique externe.
J. SENEAUX......	Accouchemens, Maladies des Femmes, Éducation physique des Enfans.

PROFESSEUR HONORAIRE.

P. J. BARTHEZ, Ex-Chancelier Professeur de l'Université de Médecine de Montpellier.